

ETC



Journal d'une solitude

Roland Giguère, *Énigmes et autres choses*, Galerie Frédéric Palardy, Montréal, du 20 octobre au 17 novembre 1990

Daniel Carrière

Numéro 14, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36081ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

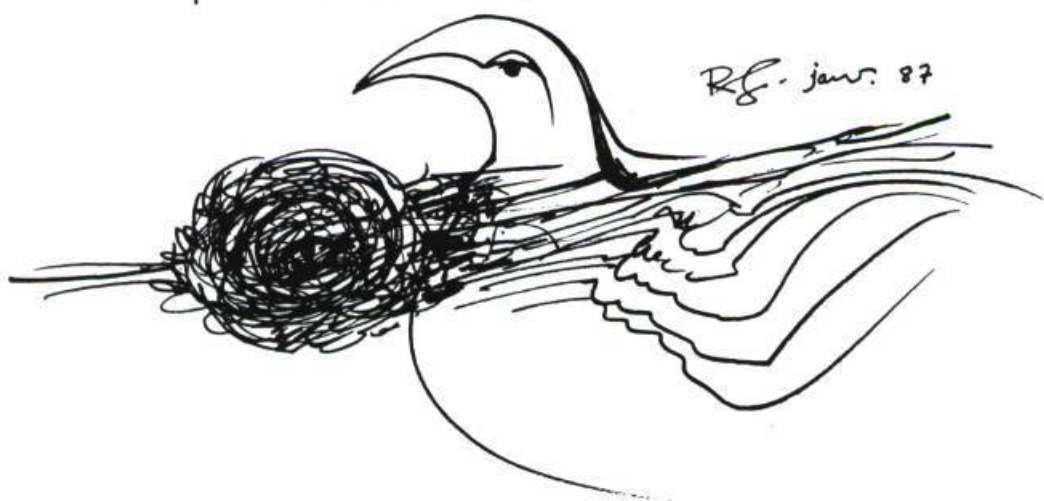
Citer ce document

Carrière, D. (1991). Journal d'une solitude / Roland Giguère, *Énigmes et autres choses*, Galerie Frédéric Palardy, Montréal, du 20 octobre au 17 novembre 1990. *ETC*, (14), 25–27.

JOURNAL D'UNE SOLITUDE

Roland Giguère, *Énigmes et autres choses*, Galerie Frédéric Palardy, Montréal, du 20 octobre au 17 novembre 1990

l'oiseau réfléchit son nid
dans ses courbes heureuses
au gré du vent doux
et calcule son âge
aux feuilles du tremble
qui tombent au sol .



Inédit, janvier 1987.

Vendredi, 29 novembre

Tél. à l'atelier de Roland Giguère, on me dit qu'il sera là mardi.

Mardi, le 4 décembre

Laissé message.

Vendredi, le 7 décembre

Roland Giguère retourne mon appel. J'ai rendez-vous avec lui, mercredi prochain, 13 h 30.

Dimanche, le 9 décembre

L'Institut québécois de recherche sur la culture (I.Q.R.C.) publiait, en 1986, *Enseignement des Beaux-Arts et milieux artistiques*, un ouvrage réalisé dans le cadre d'un projet de recherche dirigé par Marcel Fournier¹. Y est traité l'« effet des générations » chez les artistes québécois, voir ce que les périodes esthétiques doivent aux conditions sociales qui les déterminent. On y

retrouve un entretien avec Roland Giguère². Pistes.

La retranscription des propos du graveur est accompagnée d'un commentaire de l'auteur sur les années cinquante, l'époque des arts appliqués, des écoles de la controverse, mais aussi des fugues qui n'en finissent pas de durer et du début de la fin du périple surréaliste. Parallèlement, Marcel Fournier établit les liens entre la démarche intime de l'artiste et l'art primitif. Il commente, enfin, son engagement politique.

Trois ou quatre recueils de poésie, publiés à l'Hexagone, déposés devant moi sur une des tables massives de la bibliothèque municipale, me rappellent mes cours de littérature québécoise à l'Université d'Ottawa³, et surtout, quelques poèmes tracés à l'encre indélébile sur les parchemins fragiles de mon âme et de son œil qui passaient par là.

« La poésie n'a plus rien
(...)
La poésie n'en peut plus »⁴

Mercredi 12 décembre, 13 h 10

L'atelier est situé deux étages au-dessus du café Méliès, sur le boulevard Saint-Laurent. Un expresso en vitesse.

Mercredi 12 décembre, 13 h 33 min. 18 sec.

J'arrive chez lui, essoufflé, j'expire...

« À votre âge ! », me dit Roland Giguère. Il ajoutera que depuis 25 ans il gravit les paliers qui mènent à ce refuge aux murs d'un blanc éclatant, où il a enclos son immense sentiment de solitude, où il re-garde impassiblement la platine sur laquelle s'est couchée *La marche de l'amour* de Gaston Miron, où il a imprimé l'arbre dans l'arbre⁵.

« Est-ce que je me trompe en croyant qu'il y a un rapport entre l'art primitif et l'exposition de la galerie Frédéric Palardy ?

– Vous vous trompez, me dit-il. Objets trouvés, portant encore en eux la marque de l'ouvrage, la matière ouvrée. Ses matériaux préférés : le bois, la fonte (utilisés en gravure), le cuir, la plume (l'écriture)... Objets où se lit, se lisait ou se lira l'harmonie.

– L'art primitif est évocation du rituel, du sacré, du mystique, précise-t-il. Inconsciemment, peut-être, les énigmes de la galerie Frédéric Palardy y faisaient référence ; volontairement... pas du tout. » Le bois d'épave cloué rêvait qu'il volait.

« Qu'est-ce qui vous a conduit à la poésie ?

– La lecture. Rimbaud, Verlaine, et par la suite, les surréalistes. J'avais dix-sept ans quand j'ai découvert la poésie. »

Mille neuf cent quarante-six. Roland Giguère s'engage dans un processus volontaire, minutieux et artisanal – il deviendra typographe « d'art » – par lequel ses recueils de poèmes, imprimés à quelques dizaines d'exemplaires, attirent l'attention de la critique et connaissent un rayonnement immédiat. Dès 1949, il fonde les éditions Erta, qui deviennent le point culminant de son œuvre. Son plaisir des mots et de leur illustration, son apprentissage de la gravure auprès de Dumouchel et de Friedlander, ses escapades parisien-

nes, sa rencontre avec Desjobber (il étudiera la lithographie à ses côtés), etc. Bref, tous ses efforts d'émancipation du pouvoir créateur ne serviront qu'un seul but : publier des livres d'artistes. Aujourd'hui, la parole qu'il a de tout temps fait sienne voudrait s'effacer. « La poésie n'intéresse plus personne », lance-t-il. Conséquemment, les presses se sont immobilisées, et avec elles, les mots. Il est vrai que le surréalisme est mort avec Breton, voilà un quart de siècle, et Prisme d'yeux, auquel il a participé, « manquait de maturité » d'après lui.

Les Éditions Erta ont vendu leur plomb.

« L'artiste n'est-il pas un être profondément individualiste ?

– Il vaudrait mieux parler de la solitude de l'artiste. Le mot individualisme est connoté. L'artiste est seul devant son travail.

On a souvent cherché à me caser, à identifier ma démarche. J'écris des poèmes, je fais de la peinture, je suis graveur, je fais des objets.... on n'y est pas arrivé, et c'est bien comme ça.

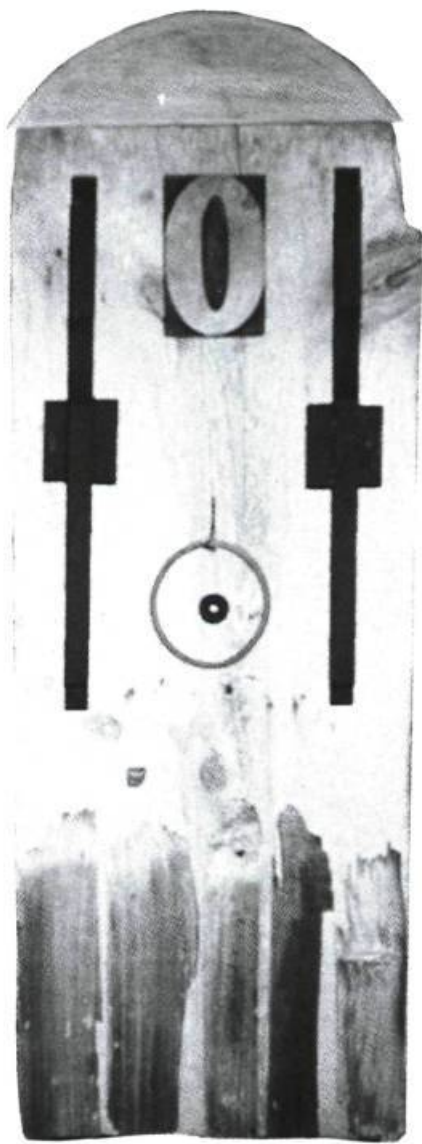
Je n'ai pas de concept en tête quand je commence une œuvre, je pars d'un trait de couleur, d'un objet et j'interviens spontanément, comme en poésie, je pars d'un mot et je construis quelque chose d'esthétique, d'équilibré et d'harmonieux. »

12 décembre, 14 h 47

L'entrevue tire à sa fin. Je lui demande si la revue peut publier un poème inédit. Il accepte. Il tire d'une grande armoire des exemplaires de livres d'art que les éditions Erta ont publiés et m'invite à les feuilleter, tandis qu'il choisit un poème dans un grand cahier noir.

Devant moi, les magnifiques reliures de velours ocre, pourpre et gris qui s'évadent entre mes mains sont lourdes et la peau du papier me brûle les doigts. Les mots y sont gravés, inscrits dans la chair vive des pages, comme des tatouages plus vrais que nature. Le livre est la forme la plus parfaite de l'objet gravé. « On peut dire que la gravure est née du livre, par le livre »⁶, écrira-t-il, en tentant d'expliquer, par analogie, que tous les deux sont des reproductions fidèles d'une image originale.

Les éditions Erta existent encore, mais n'ont rien produit depuis des années. Aujourd'hui, Roland Giguère explore les avenues perpendiculaires de la peinture et de



Roland Giguère, *Énigmes et autres choses*, 1990. Galerie Frédéric Palardy, Montréal.

la gravure, ayant presque délaissé les mots, ou les ayant relégués aux prisons de la forme. Les images sont venues se substituer aux pages, où se lit la capitulation, empreinte de poésie lasse. Roland Giguère occupe un lieu où le visible et l'invisible se rejoignent, entre Prince-Arthur et Des-Pins, sur le boulevard Saint-Laurent.

Quelques heures plus tard

Mémoire : reflet vague de l'oubli... le magnétophone n'a pas fonctionné ! Arrivé chez moi, j'ai voulu retranscrire l'entrevue. Après quelques secondes, j'ai arrêté le Toshiba KT-M20 en maudissant la précarité des systèmes sur lesquels reposent mes modes d'interaction.

Parallèlement, le sentiment d'avoir été dépossédé d'un discours précieux m'étreint et évoque la vanité de l'entreprise. Les mots qui n'ont pu être retenus, comme autant de moments arrachés à la parole et auquel un silence magnétique est venu répondre, composent par défaut des bribes d'une conversation engagée entre la solitude et l'oubli. La solitude des mots, de la mémoire qui s'échappe, l'oubli qu'en ont le moment présent et le moment absent et qui n'ignorent pas que tout s'efface quand même, parfois même avant d'avoir été gravé.

DANIEL CARRIÈRE

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Fournier, Marcel. 1986. *Les générations d'artistes*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture
2. Et un autre avec Robert Roussil
3. Où Roland Giguère a été écrivain invité à la fin des années 70
4. Giguère, Roland. 1988. *Temps et lieu*, Montréal : L'Hexagone, 33-34
5. Lapointe, Paul-Marie. 1978. *Arbres*, Montréal : Éditions Erta — avec cinq sérigraphies de Roland Giguère. Tirage : 77 exemplaires
6. Giguère, Roland. De la gravure comme écriture, *De l'estampe*, 9,8